

Joël Des Rosiers : « L'image exacte de son désir »

Hugues Corriveau

Numéro 107, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2002). Joël Des Rosiers : « L'image exacte de son désir ». *Lettres québécoises*, (107), 10–11.

Joël Des Rosiers : « L'image exacte de son désir »

La conscience du lieu où se trouve la vie.

P R O F I L | HUGUES CORRIVEAU

« **N**OUS SOMMES DES MUTANTS CULTURELS. » C'est dans l'avant-propos à son très bel essai intitulé *Théories Caraïbes — Poétique du déracinement* que nous rencontrons cette expression indispensable pour bien comprendre en quel lieu de poésie et d'écriture s'inscrit Joël Des Rosiers. Ce poète signe depuis plusieurs années une œuvre rare et fondamentale qui ouvre le devenir du monde comme de la conscience que nous pouvons en avoir, qui ouvre le langage sur des perspectives difficiles mais dont la lente compréhension nous permet d'accéder à l'inattendu d'une voix singulière, à l'urgence attendue de tout texte qui se fonde sur l'essentiel, qui imprime sa tessiture fortement liée à une grande culture.

LE QUATUOR DES « EX-ÎLES »

Cette parole tient tout entière en quatre recueils, qui nous arrivent avec parcimonie (mais ce n'est pas ici un défaut) depuis 1987. « Il n'est point un hasard que chacun des [trois premiers] recueils de Des Rosiers prenne pour titre un terme désignant un espace. *Métropolis Opéra* (1987) évoque d'emblée le paysage urbain comme un vaste théâtre de musiques et d'hommes ; *Tribu* (1990, finaliste du prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada) se remémore une communauté circonscrite dans un territoire, et *Savanes* (1993, Prix de l'Excellence artistique de Laval) suggère une étendue d'espace². » S'ajoute à eux le magnifique *Vétiver*, qui valut à son auteur le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal et le Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières, mais qui cette fois investit l'odeur de l'arbre, dirait-on originel..., car l'arbre ici identifie à lui seul également un espace souventes fois visité par l'auteur. Depuis son île natale jusqu'à son pays d'adoption que sera le Québec, Des Rosiers cherche en chacun de ses livres à trouver l'incarnation exacte du vivant. Ses livres donnés toujours à l'espace multiple, à la fois extérieur et intérieur, actuel ou de mémoire, veulent atteindre la certitude de ce qui doit être fait pour que se vive la parole. Cette parole s'impose comme fondamentale pour l'auteur parce que porteuse des signes de la culture. Cette immense culture que possède l'auteur, il la met au service d'une langue d'une haute exigence, fouissant dans la Grèce ancienne tout aussi bien qu'en pays de psychanalyse, ou dans les œuvres internationales qui hantent sa pensée aussi bien que dans le langage médical. On a cette toujours heureuse impression en lisant les recueils de Des Rosiers d'être conviés à une fête de l'intelligence et du savoir, en un lieu où jamais le lecteur n'est supposé incapable d'accéder à ce langage, en un lieu où le lecteur sait que l'effort à fournir pour entrer dans cet espace poétique extraordinairement foisonnant lui vaudra une sorte de révélation de la splendeur de la langue comme de celle des lieux décrits, rappelés, sollicités au sens par le poète.

CETTE HAUTEUR JUSTEMENT

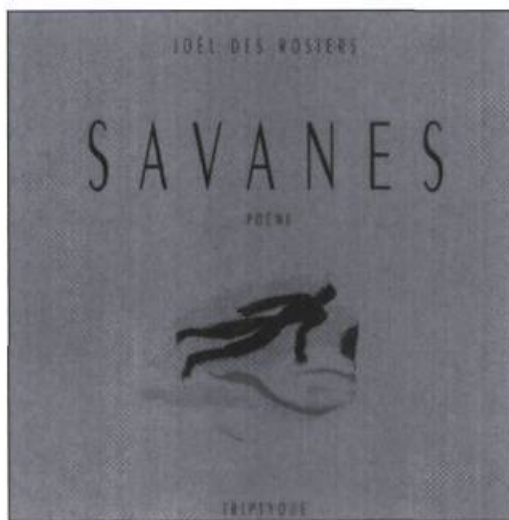
La lecture des premières œuvres m'avait laissé perplexe et j'en ai dit quelque chose ici même dans le numéro 61³. Mais voilà qu'au fil des parutions s'est imposée la vérité intrinsèque de cette parole qui jamais ne se renie ; et maintenant il m'apparaît que ce que je prenais bien un peu pour « une pose poétique » était en fait l'authentique incarnation d'une voix, un projet réel d'écriture qui s'impose avec la plus grande vigueur. Le texte n'est difficile que pour en être plus précis, chaque mot tranchant le réel avec une pertinence qui accroît sa justesse : « il n'est pas donné à tout homme/de tomber un jour/sur l'image exacte de son désir » (*M.O.*, « Thème », p. 45). Or, pour Joël Des Rosiers, la langue poétique deviendra celle de tous les possibles, celle qui élargira le territoire de l'île, cette exsangue gangue, pour ouvrir les textes à l'universel, à son épiphanie dans une humanité libérée. Parlant de *Savanes*, Kathleen Gyssels écrit :

Chez Des Rosiers, la langue s'enrichit de ses sédiments diachroniques : elle joue de la tension entre langue maternelle et paternelle, entre langues disséminées et disparates par leur âge. Elle fascine et sollicite le poète. Elle est une des composantes qui prodigue au recueil son originalité et sa troublante beauté⁴.

N'écrit-il pas lui-même : « toute parole inédite est apatride/hormis les nouvelles de l'enfance/et son convoi de cyclones/ah revoir le jardin de venin et de désir » (*T.*, « Chant pour un nègre meurtrier » p. 163.) ? De *Métropolis Opéra* à *Tribu* sont

conviés les êtres rêvés aussi bien que ceux de chair et d'os, que ceux de l'ailleurs intérieur qui recueillent l'épave profonde des acquis. Pour Des Rosiers, il s'agit de saisir la couleur de l'admirable puisque, comme il le dit dans *Savanes* :

*la mère est la langue perdue
[...]
à l'envers de la peau
si l'écrivain inscrit le stigmate
comme une passion pour les langues
lointaines
en ce corps désormais vide la blessure
qu'à mon insu
les mots fêlés le ciel sans voix
ai-je ouvert en son mitan
l'âtre miroitement de l'air enfin visible
le silence l'abandon
le cordon resserré autour
du cou (S., p. 88-89)*



COULEURS ET PASSIONS

Mais il n'y a pas que les « mots fêlés », loin s'en faut, heureusement. Nous retrouvons toujours cette opulence, ce tourbillon, cette sorte de machination de l'apparat et de l'effervescence dans la poésie de Des Rosiers, car ces textes sont, pourrait-on dire, des perroquets qui regardent le monde de leurs yeux

Joël Des Rosiers

Tribu

poésie

Triptyque



perdues, non seulement parce qu'il désigne un référent lointain, mais surtout parce que, employé de manière à former des séries phonétiques, il fait sonner le poème, lui donnant une grande efficacité orale et sensorielle⁵.

Ce *Vétiver* est sans aucun doute l'accomplissement le plus somptueux et le plus faste de cette entreprise poétique. Dans « Je vais me brûler dans les oiseaux », j'écrivais ici même à quel point ce livre stupéfiant d'intelligence me semblait rassembler le meilleur de ce que Des Rosiers portait en lui depuis des années :

Voici un livre de souffrance et d'amour, un livre de reconnaissance qui traduit les vibrations sonores et les mouvements d'une pensée lointaine, chargée d'histoire et de magie, des croyances les plus vives qui font surgir au détour d'un poème les démons enfouis de la peur, de l'admiration, de l'évocation amoureuse, du retour en terre natale comme en un lieu utérin d'où surgissent l'émoi et la crainte⁶.

On trouve aussi dans ce *Vétiver* des moments de théorie qui cherchent à situer l'œuvre en cours ; audace peu commune que cette introduction réflexive à l'intérieur du déferlement textuel, mais passage qui éclaire de l'intérieur les pulsions d'écriture de l'auteur :

[...] si j'ai délibérément choisi le chef-d'œuvre du maître baroque⁷ c'était dans le but de fournir de subtils indices sur mon écriture puisque les titres de mes livres Opéra, Tribu, Savanes, Théories Caraïbes renvoyaient implicitement à la puissance du baroque dans les colonies à l'origine de la théorie musicale à la musique de Rameau inspirée par les danses des tribus de Louisiane à l'air pour les sauvages (V., p. 98)

Vétiver est donc un recueil composite, fait à la fois de ces renvois froids, d'une précision factuelle, et de dérives lyriques d'une très grande beauté. Stanley Péan en a fort bien saisi l'esprit dans un article inspiré qu'il publiait dans *La Presse* et intitulé « En la haute nudité du poème » :

rieurs, goguenards ou limpides. Lucie Bourassa, parlant de *Savanes*, y avait vu clair ; mais les propos qu'elle tient sont encore plus vrais à la lecture du dernier recueil *Vétiver* :

Certes, Des Rosiers pratique une esthétique de la luxuriance, que l'on associera spontanément au stéréotype des couleurs, parfums et saveurs des Caraïbes. Certes, il joue aussi avec la tradition d'une parole à la fois épique et ritualisée qui hyperbolise le sacré et l'érotisme. Mais la richesse ne devient jamais déversoir, logorrhée, car elle est toujours endiguée par un travail serré de la phrase et du vers, par une économie qui surdétermine les éléments du discours. [...] Le vocabulaire un peu rare renoue avec la terre et la langue

*Après avoir longtemps résisté aux sirènes du lyrique, Des Rosiers s'y abandonne corps et âme dans ces vers qui débordent littéralement d'une sensualité qui a parfois semblé faire défaut à sa poésie antérieure. On se laisse envoûter par ces odeurs enivrantes, images saisissantes et sensations hallucinantes, restituées dans une écriture grandiose et hiératique, qui ne dédaigne pas le mot précis, voire précieux [...] Tout ici concourt à cette impression de maturité, de générosité et de plénitude, si bien qu'on ressort de la lecture de *Vétiver* sonné, gavé, repu. Et surtout, reconnaissant envers le poète de nous avoir convié à célébrer avec une telle ferveur la passion de la langue/et la hantise des formes qui l'excèdent⁸.*

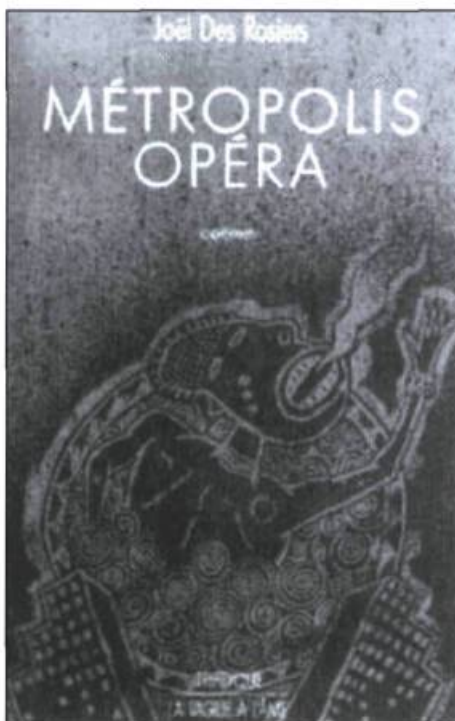
POUR LA CONTINUITÉ DU MONDE

« Comme il n'y a pas de vie en dehors de la littérature, il n'existe pas de langue en dehors de celle incommunicable, inconvertible, incroyable de l'écriture. » (T.C., « Figures de la maternité chez Frankétienne », p. 45) Cette survie par le fait de l'écriture, Des Rosiers en fait son projet immanent, sa continuité d'être et sa conscience. Il donne à cette pratique les plus hautes exigences et forme en ses projets une dynamique qui devient la perspective même de toute vie :

*océanides
qui gardez silence dans la parole
femmes au sortir des messes
radieuses comme des sortes de mères
rien n'est oublié
la douleur est immortelle
les grains de sang
le long du chemin des tombes*

*contre les cuisses de vous suinte
ce que boira la terre
vos mains
ayant couché un désir d'ange
sous des feuilles d'ellébore
(S., p. 47)*

Paroles qui recréent les origines et les replacent dans le sens de la langue et de l'Histoire, paroles qui tiennent compte des fragrances iliennes, paroles qui charrient avec elles des textes ancestraux, des textes littéraires, des siècles de culture inachevée, des textes enfin qui replacent le paysage dans son humanité, voilà sans doute ce qu'ont à offrir de plus grand ces recueils incendiés, et cette pensée qui voit l'Histoire en sa survie et dans la connivence intrinsèque des sociétés, petites ou grandes, seules garantes de la suite des paroles. Soyons heureux, donc, que « des couleurs vives lui firent des signes de la main » (V., p. 39) et qu'ainsi Des Rosiers en prit entre ses doigts pour en faire des mots.



1. Dans cet article, le cas échéant, les recueils de Joël Des Rosiers seront désignés par les sigles suivants, placés entre parenthèses et accompagnés du folio : *M.O.* et *T.* (*Métropolis Opéra* suivi de *Tribu*, Montréal, Triptyque, coll. « Poche », 2000, 198 p.) ; (*S. Savanes*, Montréal, Triptyque, 1993, 102 p.) ; et *V. Vétiver*, Montréal, Triptyque, 1999, 140 p.). Le sigle T.C. indiquera l'essai *Théories Caraïbes — Poétique du déracinement* (Montréal, Triptyque, 1996).
2. Kathleen Gyssels, « Encre et ancrage : les recueils de Joël Des Rosiers », préface à Joël Des Rosiers, *Théories Caraïbes — Poétique du déracinement*, op. cit., p. xvii.
3. Hugues Corriveau, « Vivre sur la terre », *Lettres québécoises*, numéro 61, printemps 1991, p. 37-39.
4. Kathleen Gyssels, op. cit., p. xxvi.
5. Lucie Bourassa, « Calcinée dans la peau de la phrase », *Spirale*, février 1994, p. 10.
6. Hugues Corriveau, « Je vais me brûler dans les oiseaux », *Lettres québécoises*, n° 98, été 2000, p. 47-48.
7. Il s'agit ici des *Indes galantes* de Rameau.
8. Stanley Péan, « En la haute nudité du poème », *La Presse*, 5 décembre 1999.